

*La diffusion  
d'archives, un plaisir  
démocratisé<sup>1</sup>*

Annie Lecompte-Chauvin

**INTRODUCTION**

Dans le cadre d'un séminaire sur l'archive et ses images, on a demandé aux étudiants d'expérimenter la recherche dans un fonds d'archives et de rédiger un rapport pratique sur leurs impressions. En tant qu'archiviste de métier, j'avais déjà un rapport particulier avec les archives. C'est à partir de ma curiosité pour les brouillons d'écrivains que ma passion pour les archives est née. L'arrière-scène et la mécanique de la création m'intéressaient tout autant, voire plus, que le produit final. Encore aujourd'hui, maintenant que je travaille avec les archives en dehors de la sphère littéraire, je considère et j'expérimente les archives comme média permettant d'élucider la façon dont fonctionnent les gens et les organismes. Plutôt que de me pencher sur l'exploration de fonds d'archives proprement dit, j'ai choisi de réfléchir sur la façon dont le grand public s'intéresse aux archives par le biais des publications d'archives en fac-similé. En effet, ce genre de publication est de plus en plus présent dans les grandes librairies. On peut toutefois douter qu'elles soient achetées pour leur valeur d'information. Les questions de l'émotion, de l'identité, de la proximité et, enfin, du besoin de possession traverseront cette réflexion visant non pas à établir un cadre rigide cherchant à définir les motivations entourant la consommation de ces ouvrages, mais plutôt à ouvrir la voie vers une perception des archives et leur diffusion en regard à ce nouveau type de consommation.

En effet, une transformation s'opère dans la façon dont le public accède aux documents d'archives; l'usager des archives se transforme en consommateur d'archives, c'est-à-dire en celui qui ne se contente plus de consulter les archives, mais plutôt qui les consomme comme un produit culturel. C'est en me demandant si celui-ci ne cherchait pas davantage à provoquer l'émotion qu'à accéder à la valeur d'information des documents d'archives qui, dans un premier temps, semblait justifier l'acte d'archivage, que m'est venue l'idée de me questionner sur le besoin de posséder des ouvrages d'archives en fac-similé. Quelles sont mes attentes lorsque je me procure ce genre de publication? À quel niveau se situe mon contact avec les archives et de quel type d'interaction s'agit-il? On n'ouvre pas *Fragments* (Monroe 2010) de Marilyn Monroe de la même façon que l'on écoute un documentaire présentant de nombreux documents

d'archives tels que *Apocalypse, la 2<sup>e</sup> guerre mondiale* (Clarke 2009) ni même comme on se promène dans une exposition. Même si toutes ces manifestations sont des mises en scène de l'archive, des constructions orientées de savoirs réalisées à partir de la présence d'un discours vivant à nouveau, la façon d'appréhender l'archive diffère. Mais peut-être que non, justement : le motif derrière toutes ces consommations d'archives serait relativement semblable. Le potentiel de commémoration de ces mises en scène de l'archive se reflète sur notre désir latent de nous inscrire comme témoin dans une histoire qui n'est pas nécessairement la nôtre, mais qui nous touche ou nous rejoint d'une quelconque façon.

### **Le réappel du discours par l'archive et l'inscription identitaire**

J'ai lu un article datant de 1964, tiré d'un journal produit par les étudiants du collège où je travaille (Collège Notre-Dame 1964), dans lequel ceux-ci prennent une position ferme en faveur de la gratuité scolaire à tous les niveaux, comme le proposait à l'époque le Parti libéral! Étant en pleine sortie de crise d'un mouvement étudiant sans précédent, ce document peut difficilement ne pas être évocateur. Il a provoqué chez moi plus qu'un sourire, mais mon inscription dans l'évènement, dans une Histoire avec un grand H, qui me dépasse. Parce que les médias font déferler l'information à un rythme effervescent, ils ont isolé l'évènement. Le *réappel* de ce même discours, hors de son contexte actuel, permet de rendre compte de son historicité, de le réinscrire dans l'identité qu'on cherche à établir en tant que société; il permet de sortir cette crise de l'anecdotique et du circonstanciel pour l'amener vers quelque chose de plus grand et de plus profondément ancré dans notre identité. C'est évidemment en touchant à mon sens citoyen que ce document d'archives arrive à m'émouvoir. C'est parce qu'il me permet de m'inscrire dans une tradition, celle de la politique québécoise en matière d'éducation, de ses débats, de ses rébellions et de sa capacité à discourir (ou pas) plutôt que d'entrer en guerre, que ce document résonne en moi et éveille un sentiment fort d'appartenance.

Toutefois, ce contact avec le document original ne peut être qu'éphémère. Une exposition, un documentaire ne durent qu'un temps, tout comme la recherche dans un fonds ne peut se faire que durant les heures d'ouverture des centres d'archives. Toutes ces expériences avec les documents d'archives originaux sont inscrites dans le temps et bien souvent dans un temps qui est hors du contrôle de celui qui les consulte. Bien rares sont ceux qui possèdent des archives dont ils ne sont pas le créateur, à l'exception de quelques collectionneurs privés qui payeront parfois plutôt cher le privilège de pouvoir mettre la main sur des documents très convoités.

C'est en effectuant de la recherche documentaire pour une activité d'*Archives à voix haute* que je suis tombée sur ce journal. Même si, maintenant, je peux y avoir accès aussi souvent que je veux, lorsque je ne serai plus à l'emploi du Collège, ce document deviendra ce qu'il est pour le restant du monde : inaccessible. Le mieux que je puisse faire est de m'en faire une copie. Par une manœuvre informatique plutôt simple, le contenu peut demeurer accessible, mais son odeur, sa texture, la sensation de toucher et de posséder littéralement un morceau d'un passé qui semble pourtant m'appartenir sont intranscriptibles par le langage binaire. Il y a nécessairement une perte de plaisir

lorsqu'il s'agit de copie. Toutefois, celle-ci parvient à pallier un manque en permettant à un plus grand nombre possible d'accéder à des originaux bien souvent inaccessibles.

Les documents en fac-similé contenus dans un ouvrage comme *Je me souviendrai* (Collectif 2012) et d'autres regroupant des documents d'archives produits pendant et à propos de ce qu'on appelle le «printemps érable» ont un pouvoir évocateur semblable à celui du journal étudiant que j'ai évoqué. Il s'agit du même discours, les documents présentés font appel au même sentiment citoyen, mais ont de particulier la pérennisation non seulement de la mémoire de ce mouvement, mais également du moment de mon contact avec celui-ci. Le souvenir que je garde de ce mouvement vient désormais s'accrocher, s'associer aux documents, ils deviennent irrémédiablement liés. La *re*-consultation des documents devenus garants de la mémoire, tel un dépôt identitaire, permet à celui qui les conserve de sortir de la temporalité de la vie quotidienne et de replonger dans un passé éteint mais relativement intact; ceci dans la mesure où le document, ou plutôt son simulacre, demeure le même à travers le temps, au contraire des souvenirs qui sont racontés différemment, raccourcis par économie d'intérêt ou amplifiés par vantardise ou même partiellement et carrément oubliés. Les documents matériels que l'on conserve permettent de fixer, de figer dans le temps l'évènement et la portion d'identité qui s'y rattache. Ils sont des provocateurs de mémoire. Ils assurent la continuité de mon identité, ils rassurent ma peur de voir celle-ci s'envoler avec ma mémoire pas nécessairement toujours efficace pour rassembler tous les événements qui ont forgé ce que je suis. Les collections «d'archives» que je me procure peuvent donc au même titre que mes propres documents d'archives préserver une partie de ce que je suis dans un seul et même temps. La publication de tels ouvrages permettra ultérieurement de ramener le printemps 2012 à moi, de rendre actuel un passé disparu dans le temps, mais présent dans la somme des moments qui constitue ma vie propre.

### **L'archive du quotidien et l'individualité solidaire**

Si on omet l'excitation provoquée par le contact direct avec un document original, qui relève d'une certaine manière du fétichisme, le fac-similé semble être une voie qui permet au citoyen, au consommateur ou au groupie de pallier l'éphémérité ou même l'impossibilité du contact avec les documents d'archives et, donc, de conserver la trace et la preuve de ce contact qui est *constituteur* d'identité. Malgré le gage d'authenticité des pages reproduites, certains ouvrages sont plus efficaces que d'autres. Bien que je sois une grande *fan* des Beatles, la récente publication de la correspondance de John Lennon (Lennon 2012) m'a déçue. La trop grosse proportion de documents très anecdotiques, frisant même le banal par rapport aux quelques documents vraiment intéressants comme la première lettre qu'il a écrite à sa femme (Lennon 2012, 26-29) ou quelques lettres plutôt virulentes envoyées à Paul McCartney (Lennon 2012, 207-217) au moment de la séparation des Beatles, rend l'ouvrage banal.

L'éditeur a misé trop fort sur le pouvoir de l'image en oubliant que celle-ci doit aussi véhiculer un quelconque savoir ou, du moins, un vécu. Dans le cas d'archives personnelles, c'est le contact avec le créateur, avec ce qu'il était dans sa vie privée, qui est recherché. Ce contact est difficilement opérable par la seule entremise d'une série d'autographes au bas de photographies vues mille fois. Il ne suffit pas de voir le geste de l'écriture, il faut que cette écriture révèle un quotidien, une intimité, une

personnalité... un être humain tel que nous sommes. C'est parce que les documents d'archives personnelles arrivent à créer un sentiment d'identification qu'ils provoquent du plaisir chez celui qui le lit.

Par exemple, voir la recette de salade de pâtes de la mère de Kurt Cobain (Cobain 2003, 131), le défunt chanteur du groupe Nirvana, qu'il a retranscrite dans un de ses cahiers de création, aussi simple soit-elle, me renvoie aux premières recettes que ma mère m'a transmises. C'est parce que ce document a le pouvoir de me mettre au même niveau que celui qui l'a rédigé qu'il est efficace, attirant et plaisant à consulter. En le consultant, je fais, moi aussi, partie du club de ceux qui ont reçu des recettes de leur mère et, du même coup, un homme que j'admire en fait aussi partie! Il se crée, parmi ceux qui possèdent ce type de documents, une communauté de détenteurs de recettes de salade de pâtes! J'exagère, évidemment, mais il y a quand même un certain désir de partager des moments issus du quotidien de célébrités qui réside dans l'envie et le plaisir de posséder de tels ouvrages. Ceux-ci permettent d'aller au-delà de la vie publique qui, elle, est de toute façon déjà largement médiatisée. Il s'agit d'une expérience très personnelle que de consulter un ouvrage qui regroupe des documents d'archives personnelles, mais également rassembleuse parce qu'elle sort l'individu de son isolement en contribuant à forger une identité individuelle mais collectivement solidaire.

### **L'efficacité de la collection d'archives : pallier l'original**

Certains auteurs se sont questionnés sur la valeur du document qui est reproduit et, surtout, largement dupliqué par rapport à son original. Walter Benjamin, dans son célèbre article *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée* (Benjamin 2000), critique la possibilité de produire une œuvre d'art en plusieurs exemplaires, retirant ainsi au concept d'exemplaire original sa prérogative de porter la trace du travail de l'œuvre au profit d'une distribution ou d'une diffusion de l'œuvre à grande échelle, entraînant l'adulation et la consommation de celle-ci davantage que la contemplation mystique de son aura. Même s'il considère que la main est malheureusement libérée de ses obligations artistiques par la reproduction sérielle, il n'en demeure pas moins la nécessité de la créativité dans la production initiatrice d'art. Si on transpose ses idées sur le concept d'archives, il est possible de réfléchir sur le bien-fondé de leur diffusion sous forme de fac-similé. La reproduction d'archives plutôt que la transcription de leur contenu permet la conservation de ce mouvement de la main, de son inventivité et de ses hésitations. C'est une porte d'entrée accessible vers l'atelier de leur auteur. On suit l'urgence d'écrire de Marilyn Monroe (Monroe 2010, 119) sur quelques-unes des pages où elle rédigeait des poèmes, on doit promener notre regard, suivre les flèches qui vont dans tous les sens, on est littéralement emporté par le document et sa vivacité. Il se trouve donc, dans la reproduction en fac-similé de documents d'archives originaux, la conservation de cette présence et de cette trace du travail créateur qui sont normalement évacuées par la mécanisation de l'œuvre finale afin d'en faire un produit de consommation culturelle. Ces reproductions n'ont certes pas la rareté des originaux, mais en conservent du moins la figuration de leur contenu et de leur contenant.

Alors que l'aura de l'original se situe pour Benjamin dans la possibilité d'une œuvre à n'être qu'à un seul endroit à la fois et d'en porter toutes les traces à travers le temps, le caractère mystique que provoque la reproduction d'archives réside en la

possibilité de se représenter ces passages du temps à partir de son salon, de contempler l'intimité de l'autre à partir de ses propres lieux d'intimité. Dans la mesure où le document d'archives n'est pas une production travaillée puisqu'il n'était pas destiné à être vu et qu'il incarne en soi la trace du travail et de la réflexion, ce type de document même reproduit, au contraire des tableaux d'art auxquels Benjamin se réfère, n'est pas en contradiction avec son concept d'aura. Au contraire, le document d'archives peut même supporter, compléter l'œuvre d'art dont les traces semblaient inaccessibles et ainsi rendre son aura à celle qui l'a perdu. La possibilité de posséder et de rapporter le document, ainsi que le moment créateur dont il porte la trace et, indirectement, une part du créateur même vers soi, attire celui qui est tenté de posséder les publications de fac-similés. C'est la constitution d'un contact qui est privilégié à l'origine et à la rareté du document. S'il est possible de se questionner sur l'éthique d'une telle pratique chez un public de dilettantes qui relève du fanatisme, il n'en demeure pas moins que l'expérience pratiquement transcendante est réelle et viable. Avoir accès aux journaux intimes, aux correspondances, aux brouillons, aux notes de régie d'une personne dont on admire le travail alors que ces documents n'auraient jamais dû se rendre jusqu'au public, confère à leur consultation un grand sentiment de privilège. Par l'entremise de leur diffusion sous forme de reproduction, la « possession » de ces documents permet en plus, de renouveler indéfiniment ce sentiment de privilège.

Dans la mesure où on critique parfois la surdisponibilité des documents de toutes sortes devenant davantage consommés que contemplés, où doit-on situer les activités de diffusion « grand public » des archivistes et des conservateurs? Internet est certainement un outil de plus en plus utilisé pour faire circuler certains documents afin de faire connaître les centres d'archives et les fonds disponibles. Il y a aussi certaines initiatives, comme le blogue de la fille du cinéaste Terry Gilliam (Gilliam 2012), qui raconte le travail qu'elle fait dans les archives de son père, en publiant certaines numérisations de celles-ci, mais il y a surtout la diffusion de collections d'archives dans les réseaux sociaux. On y trouve des archives issues de regroupements d'archivistes, de centres d'archives, mais aussi d'individus qui tombent sur des « vieilles affaires » qui les font sourire ou s'outrer suffisamment pour qu'ils jugent pertinent de les numériser et les partager. Bien souvent, ces documents d'archives se répandent comme une trainée de poudre. La circulation d'archives, comme la numérisation d'une chronique écrite par Guy Fournier qu'une jeune femme a trouvée au verso d'une recette conservée par sa belle-mère où l'auteur, pour des raisons économiques, veut sortir de l'université toutes celles qui ne sont pas « myopes, bedonnantes, jambes croches, pied-bot, pustuleuses, nez crochus, maigrichonnes, asthmatiques, épileptiques ou tuberculeuses » (Gagné 2013), nous permet de remettre nos acquis en perspective. Bien qu'en soi, il s'agisse ici d'un document issu à l'origine d'une publication, la façon dont il a été conservé et transmis à l'intérieur d'une même famille comme le résidu d'un legs (on se rappelle que ce qui était conservé en premier lieu était la recette et non la chronique à son endos) possède, elle, une signification archivistique. C'est la façon dont il a été isolé et rediffusé qui en fait un document ou, disons, un moment d'archives pour celle qui l'a redécouvert. Ce document participe à sa mémoire et à ce qu'elle a reçu comme héritage de ses prédécesseurs. C'est en fonction de celle-ci qu'il faut penser le document et non face à son rédacteur. Le temps d'une consultation, nous conservons en nous la trace de cette archive et, surtout, de sa signification dans une société dite moderne. Que la

chronique joue ou non sur le sarcasme n'a que plus ou moins d'importance; ce qui importe, c'est qu'elle réveille quelque chose en nous, à propos de nous, nous force à nous repositionner face à ce qu'on sait de nous-mêmes : notre identité s'en trouve donc renforcée. Aussi rapide et circonscrite que soit la circulation d'un seul document dans un environnement de gavage informationnel tel que le sont les réseaux sociaux, le document a un impact sur la perception que nous avons de nous-mêmes, il peut imprégner notre imaginaire identitaire de fierté ou de honte. Faire une place au passé, c'est apprendre à se percevoir dans le présent.

### **La possession de l'archive et le plaisir de croire**

Plusieurs interrogations entourent la question de la reproduction des archives, autant du point de vue de la consommatrice d'archives que de celui de la professionnelle en gestion d'archives que je suis. Entre contemplation et possession, c'est l'émotion qui est davantage au centre de ce passe-temps archivistique. On ne lit pas les facsimilés de la même façon qu'un livre typographié. On lit le journal de Kafka (Kafka 2002) en édition de poche alors qu'on consulte le journal de Marilyn Monroe (Monroe 2010) en grand format couleur. Il n'est pas ici question de l'attrait du document matériel par rapport à l'information qu'il contient, mais de la capacité à maintenir le même attrait entre l'original et le fac-similé. Alors que, comme le rappelle Johanne Lamoureux (Lamoureux 2011), tous les intervenants dont elle fait mention s'accordent pour affirmer qu'en aucun cas la reproduction ne doit servir à remplacer l'original, comment le consommateur d'archives arrive à trouver du plaisir dans ce qu'il ne peut ignorer être un simulacre? Certaines publications ne font que transposer l'image des documents d'archives sur la feuille de papier reliée tandis que d'autres incluent de façon isolée des documents imitant la forme du document original, comme des autocollants ou des feuilles arrachées d'un cahier à spirales. Dans certains cas, l'illusion de posséder non pas un ouvrage reproduisant fidèlement un document mais un véritable document est quasi parfaite. Il est impossible d'ignorer que le créateur n'a pas touché la feuille tenue dans nos mains, mais il est possible de croire hors de tout doute que celle qu'il a effectivement touchée est exactement identique à celle que l'on tient. Maints collectionneurs affirmeraient sans doute que rien n'équivaut avoir en sa possession une vraie de vraie lettre. Toutefois, ce privilège et ce plaisir sont réservés au seul détenteur de la lettre originale. Dans la mesure où ce passe-temps est plutôt coûteux et que la circulation des documents est limitée, la reproduction et la diffusion de masse sont des moyens de démocratiser les archives privées, de donner accès à celles-ci à un maximum de personnes à un prix relativement raisonnable. La popularité grandissante des ouvrages de facsimilés d'archives permet à la population d'avoir accès à un patrimoine qui, autrement, demeurerait privé. Bien qu'au Québec nous ayons une culture de l'institutionnalisation des archives bien installée, il n'en va pas de même partout, surtout lorsqu'il est question de grandes figures publiques, autant du domaine artistique que politique. Sans la commercialisation d'ouvrages de facsimilés, bien des documents, voire des fonds d'archives de personnalités importantes, demeureraient entre les mains de particuliers, étant donné la forte valeur marchande de ce type d'archives. Avec la publication de facsimilés et la mise en ligne de numérisations, les documents d'archives ne sont donc plus la prérogative du collectionneur privé ni même du centre d'archives ouvert à des heures de plus en plus restreintes en ces moments de compressions excessives, mais

sont désormais à la portée de tous, depuis son salon. Les archives entrent carrément dans l'espace quotidien des gens : à chacun le morceau de patrimoine qui lui plaît.

Bien que les publications semblent apparaître ici comme une solution merveilleuse à la diffusion d'archives, et même à leur préservation étant donné la réduction de la dégradation causée par la manipulation des fonds populaires, il ne faut toutefois pas oublier de souligner qu'il s'agit de collections et donc de sélections d'archives. Quoique le fac-similé arrive à pallier efficacement le document original, la façon dont l'information est située par rapport à son ensemble est davantage circonscrite, parfois même censurée, et il en découle donc une perte quant à la vision d'ensemble et à la compréhension qu'il est possible d'en tirer. Il est cependant erroné de prétendre à l'exhaustivité des fonds préservés par les centres d'archives, plusieurs facteurs peuvent faire en sorte que certains documents, parfois nombreux, ne s'y retrouvent jamais ou demeurent inaccessibles à la consultation.

Enfin, la publication de fac-similés d'archives est en voie de devenir un produit de consommation culturelle au même titre qu'un film, une affiche ou une figurine Star Wars. Tout bon *fan* ou connaisseur se doit de « posséder » des archives pour prétendre à la maîtrise de son sujet, celles-ci offrant l'accès le plus direct et le plus intime à celui-là. La possession de ce qui se présente comme objet d'archives ne peut faire fi, d'un point de vue éditorial, du rappel de l'usage du subterfuge. Il est impossible de croire en l'objet authentique, mais seulement et complètement en l'authenticité de ce qu'on y voit, de ce que l'objet, mille fois dupliqué, véhicule. Il permet la même figuration du passé que le document authentique. Les déchirures, les plis, les ratures sont conservés tels quels. Le contenu du document n'est pas gommé, épuré ni embelli. On tente de donner l'impression à celui qui se procure ce genre d'ouvrages qu'on lui donne accès à tout, que tout ce qui s'y trouve n'est que vrai, car, comme l'affirment Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, pour le lecteur : « le plaisir, malgré tout, est de croire avoir sous les yeux la chose originale elle-même » (Lejeune et Bogaert 2006, 209). Ne serait-ce que parce que je prends effectivement plaisir à de tels ouvrages, je crois à leur pouvoir de transmission et de retour vers un passé intemporalisé. Leur popularité et leur multiplicité dans les librairies ne peuvent qu'attester que je ne suis pas la seule.

**Annie Lecompte-Chauvin** Archiviste au Collège Notre-Dame,  
Étudiante à la maîtrise en littérature comparée de  
l'Université de Montréal

#### NOTE

---

1. Cet essai est une version remaniée d'un travail effectué dans le cadre du séminaire de recherche *L'archive et ses images* donné par Eric Savoy, du département de littérature comparée de l'Université de Montréal, à l'automne 2012 dans le cadre de mes études de maîtrise en littérature comparée. Des extraits de ce même travail ont également

été prononcés lors du 42<sup>e</sup> Congrès de l'AAQ à Montebello le 6 juin 2013 lors de la session étudiante *Un regard neuf sur l'archivistique* sous le titre *La collection d'archives, un plaisir démocratisé*. Je remercie tous ceux qui à un moment ou un autre ont contribué à enrichir cette réflexion.